

CHORÉGRAPHIE Le festival Le temps d'aimer la danse convoque au plaisir immédiat.

Biarritz, éberlué au présent

LE TEMPS D'AIMER LA DANSE

à Biarritz (64). Jusqu'à dimanche,

Rens.: 05 59 22 20 21 ou www.letempsdaimer.com

Pour Thierry Malandain, directeur du Centre chorégraphique national (CCN) de Biarritz et du festival Le temps d'aimer la danse, la manifestation biarrote n'a jamais aussi bien porté son nom. «*En cette période d'austérité, dit-il, certains penseront que la danse, qui apporte pourtant de merveilleux soulagements, n'est qu'un art accessoire, une sorte de colifichet réservé aux beaux jours. Ce qui égale à penser qu'il faudrait aimer plus tard! Non, le temps d'aimer, il ne faut pas le laisser passer.*» Depuis vingt-deux ans, le festival s'active en tout cas pour que, dans le cadre art déco idyllique du casino, sur les places ou en bord de lac ou d'océan, chacun prenne plaisir au contact des danses les plus diverses en provenance d'Inde, d'Afrique, des pays nordiques... Pas de pince-fesses ici, où les annonces se font en basque (traduites en français), on dit tout haut ce qu'on pense tout bas, des professionnels au public, tous âges confondus.

Slip. La création de Claude Brumachon, *D'indicibles violences*, premier volet d'un triptyque sur la chair, a marqué les esprits. Après avoir parfois abusé des images, de la narration et des étoffes, le chorégraphe, par ailleurs directeur du CCN de Nantes, revient à l'essentiel : la peau, le geste et l'humeur. Pour ce faire, il a convoqué huit danseurs, dont son complice Benjamin Lamarche. Vêtus seulement d'un slip de couleur, les interprètes se lancent dans une curieuse bataille pour atteindre le dépouillement. Pas d'effet ni de belles images. La musique de Christophe Zurfliuh, comme les lumières d'Olivier Tessier, font corps avec l'ensemble des danseurs, efficaces et discrètes. Seule la sueur qui macule le plateau doit ici faire sens. Tels des insectes avec de nombreux passages



D'indicibles violences, création de Claude Brumachon. PHOTO STÉPHANE BELLOCCO

au sol, les danseurs, tout aussi crus les uns que les autres dessinent une volte, présentant le côté le moins enchanteur de la danse, presque robotiques, en proie à une sorte de terreur intérieure qui les tétanise.

Les couples n'ont rien de sexué, même si les touchers sont très physiques. Il ne s'agit pas non plus d'une bande de mecs dédiée à la vénération du muscle. Tout est à la fois brut et fragile comme une chrysalide. La chorégraphie joue avec le chiffre huit pour isoler une personne (3+1), accoupler des mantes religieuses, entraîner l'ensemble dans une danse plus martiale et tenter d'approcher l'état éberlué de la passion. Le féminin au masculin. Un vol d'oiseaux, d'aigrettes survient tel un geste sans histoire, relié comme par enchantement à des rythmes ancestraux. On ne peut qu'attendre

le deuxième volet de cette révélation incarnée, montée à cru par le chorégraphe.

Trou. Ailleurs, au bord du lac Marion, Gilles Baron, dans un cadre verdoyant, joue un roitelet déchu dans *Sunnyboom*. Il titube, ne se servant que des jambes pour se relever d'une chute inévitable et répétée, pointant le bras vers le ciel comme pour se raccrocher à une branche déjà sciée. Puis, il disparaît dans un trou, se noyant dans la terre. Un solo puissant, théâtral sur les déconvenues d'un homme qui penche. A l'opposé, au casino, l'Indienne Rukmini Chatterjee tonitruie sur la musique black metal du groupe norvégien Vreid. Une curiosité qui rompt avec le classicisme du bharatanatyam et propose une sorte de Bollywood acéré.

Envoyée spéciale à Biarritz
MARIE-CHRISTINE VERNAY